



17

Avril · mai · juin 2007
Périodique de l'asbl
Culture et Démocratie
Bureau de dépôt:
BRUXELLES X-P 107007

Sommaire

- Musique | *Jean-Marc Bodson* | 2
- Art ou Démocratie? Texte à hurler | *Laurent d'Ursel* | 2
- La pelle à voter | *Manu d'Autreppe* | 2
- Musées ouverts, centres fermés | *Alain Delaunois* | 3
- *S'il en est de la démocratie...* | *Laurent Busine* | 3
- (F)utilisations | *François Desmet* | 4
- Belle aventure! | *Claude Emonts* | 4
- La culture comme ciment | *Rudy Aernoudt* | 4
- Cultures, questions, plurielles, quotidiennes | *Michel Kesteman* | 5
- Laboratoire | *Nathalie Caprioli* | 6
- Sans frontières, ni complexes | *Wim Embrechts* | 6
- Désertion | *Pascale Fonteneau* | 7
- La culture, un art du «vivre ensemble» | *Fatoumata Sidibé* | 7
- Charleroi, la politique et la culture: je t'aime moi non plus! | *Françoise Baré* | 7
- La culture est ce qu'il y a de plus profondément ancré en nous, ce qui détermine notre place dans le monde! | *Lydwine Frennet* | 8
- Des artistes, artisans de vie | *Catherine Vanandruel* | 8
- Au cœur de l'acte artistique: le dialogue | *Bernard Focroulle* | 8
- Une Culture européenne? | *Michel Antaki* | 9
- La fabrique à subsidiologues | *Gwenaël Breës* | 10
- Identité culturelle et éducation | *Emile Lansman* | 10
- Sans papiers à Cotonou | *Françoise Nice* | 10
- Les pratiques artistiques, formes d'expression et de participation politiques: le cas de la musique | *Marco Martiniello* | 11
- *Est-ce une raison pour que Art & Démocratie et Cultuur & Democratie fassent chambre à part?* | *Paul Gonze* | 12
- Côté «images»: *Thomas Chable* | 12

Éditorial

Cartes blanches, coups de gueules, aphorismes...

Osons rêver. Osons exiger que l'art et la culture, à tous les niveaux – économie, justice, travaux publics, transports, etc. – imprègnent le fonctionnement de l'État (comme de tout État se prétendant *civilisé*), enrichissant les esprits, dynamisant la vie en société! En ces temps de déconfiture économique, de chômage massif, de délabrement des services publics et d'un recul surnois des libertés, ce ne serait pas un luxe!

À l'approche d'élections législatives qui nous invitent à désigner, à la Chambre, au Sénat (et, de fait, au Gouvernement), celles et ceux qui débattront de ce qui nous préoccupe... nous avons proposé à quelque vingt personnalités du monde de la culture, de l'associatif, du social, des médias, de s'exprimer, de dire leur sentiment, leur désarroi ou la volonté qui les anime. Une manière de parler de «la chose publique».

Nous serons bientôt, à nouveau, confrontés aux sempiternels dépliants et affiches insipides (patronyme, numéro, grand sourire, au mieux un slogan réducteur court-circuitant le débat)! Pas vraiment passionnant... Certains oseront peut-être, dangereusement, s'orienter vers le passionnel, institutionnel ou communautaire! L'aura de la politique n'y gagnera rien. La démocratie non plus.

Nous n'avancerons pas sans un projet novateur, redessinant le devenir de la société! Y a-t-il un politique dans la salle?

Et la culture? *Désolé. Nous ne sommes pas concernés, au niveau fédéral; ce n'est pas dans nos attributions...*, nous disait un homme politique, pourtant réceptif à ces matières. Au fond, il n'avait pas tort. Mais faut-il se résigner, sans plus? Et admettre que la culture reste considérée comme une matière de seconde zone, bouclée dans son enclave sous-financée? La Communauté française, à l'évidence insuffisamment dotée, ne peut affronter seule ce défi. *Le fédéral* doit prendre ses responsabilités, qui ne peuvent décemment se limiter à gérer (mal) quelques institutions fédérales, souvent à Bruxelles! Faisons passer le message!

Chacun à leur manière, concernée, brutale, créative, les auteur(e)s de cartes blanches lancent leur pavé, leur piste de réflexion, leur campagne!

Georges Vercheval
1^{er} mai 2007



Musique

On connaît le mot de Victor Hugo : « Si vous voulez fermer des prisons, ouvrez des écoles ». Un raccourci à la mesure des défis de son siècle. En ce temps-là, pour que l'injustice sociale criante s'éteigne, il fallait reprendre une révolution déjà bien oubliée. Plus en coupant les têtes des nantis, mais en remplissant celles des indigents.

On objectera que ces écoles ont été ouvertes sans que pour autant toutes les prisons se ferment. C'est qu'aujourd'hui l'enjeu n'est plus du côté de l'analphabétisme, mais du côté de l'illettrisme. Le système scolaire, qui a été sans aucun doute au centre des progrès sociaux de la première moitié du xx^e siècle, n'est plus le seul à former, éduquer, fournir des savoirs. Il subit la concurrence déloyale des modèles clinquants de

la consommation proposés dès le plus jeune âge. De plus, il est repris lui-même dans la logique d'une société qui pousse aux performances économiques. Une situation que résume très bien cette photographie de Pol Pierart où l'on voit une pancarte plantée dans un globe terrestre miniature; il y est écrit : « Ceux qui comptent, ce sont ceux qui comptent ».

Dans ce retour au Far West où il n'y a plus de valeur que sonnante et trébuchante, c'est du côté de la culture et de l'art qu'il faut aller chercher le supplément d'âme qui permette de sortir de la loi du plus fort. Il ne s'agit plus seulement de remplir les têtes, mais aussi de les orienter vers un épanouissement moral et intellectuel. Pour que chacun gagne en indépendance de jugement

et en nuance, il faut lui ouvrir de nouveaux horizons. Il faut qu'il devienne plus important pour lui d'apprendre le solfège que de posséder le dernier baladeur à la mode.

Paraphrasons Hugo : « Si vous ne voulez plus que les ados s'entretuent pour un Mp3, donnez-leur envie de faire de la musique ensemble ».

Jean-Marc Bodson

Après des études d'anthropologie à l'Université de Louvain, Jean-Marc Bodson est devenu photographe professionnel. D'abord, pendant plusieurs années, pour des magazines de voyages et ensuite dans le domaine du théâtre et de la danse. Actuellement, il partage son temps entre des commandes institutionnelles, sa charge d'enseignant dans une école de photographie et son travail de critique.

Art ou démocratie? Texte à hurler

Il faudra bien, un jour, oser le dire sereinement, pacifiquement mais fermement, et, on l'espère – quand même cet espoir est pieuse rhétorique en ces temps sentimentaux, émotionnels et policiers, ces temps de procès d'intention, de frappes préventives et d'amalgames confortables, où l'on se targue d'être victime, différent ou exclu au lieu de s'en défendre, où toute audace est d'abord suspecte d'insoumission aux diktats de la bienséance, en ces temps sensationnels où les mots remplacent les raisonnements, où un slogan fait office d'analyse, où une impression vaut argument, en ces temps nostalgiques d'un monde chouette, solidaire et humain qui n'a jamais existé, en ces temps frileux, épidermiques et superficiels qui disciplinent la langue et lui imposent de prévenir les malentendus, d'éviter toute vexation, de protester inlassablement de sa bonne foi, en ces temps où la droite pure reste dure tandis que la gauche ramollie, efféminée et indéfectiblement croyante, assistante et gluante remplace la course aux lendemains qui chantent par la traque maccarthiste aux sentiments jamais assez bons, œcuméniques et consensuels, en ces

temps où la droite dure reste pure tandis que la gauche navrante confond l'égalité devant la loi et l'équivalence des diplômes, les droits de l'homme et l'amour obligatoire, le pluralisme identitaire et le miroir des différences, en ces temps imbeciles qui ne reconnaissent le pouvoir qu'à l'argent et, dans la foulée, traduisent toute envie en droit légitime, tout besoin en injustice criante, toute inégalité en crime immoral et toute excellence en volonté de pouvoir, en ces temps de pensées uniques qui se tendent, se cabrent et se multiplient en se montrant du doigt, en ces temps archaïques, ultramodernes et moyen-âgeux où la relativité est devenue totalitaire, où la vérité n'est plus une excuse et où la réalité n'a qu'à bien se tenir – il faudra le dire, on l'espère néanmoins, une fois pour toutes et sans être aussitôt récupéré, vitupéré, pilorié, sans passer pour réactionnaire, cynique ou élitaire, sans qu'on n'y voie quelque lâche démission ou un défaitisme vengeur, il faudra le dire et la révolution serait justement que le plus grand nombre le dise de concert, il faudra le dire et en tirer les plus ultimes conséquences à commencer par

s'en réjouir et pousser un cri de soulagement et s'excuser d'avoir de nouveau cru avec une incroyable assurance qui était l'assurance de se donner bonne conscience, qu'un autre commerce entre les hommes, qu'une autre politique des signes, qu'une autre économie des valeurs étaient souhaitables et dès lors possibles, il faudra un jour pousser l'altruisme et la compassion jusqu'à arrêter de mentir, de bernier, de séduire, il faudra un jour sortir en riant de tous les angélismes citoyens, il faudra un jour fermer le théâtre de la communion, il faudra un jour le dire sereinement, pacifiquement mais fermement, que l'art n'a heureusement rien à voir avec la démocratie.

Laurent d'Ursel

Loeuvrettiste depuis peu faute d'être écrivain depuis toujours, Laurent d'Ursel produit tout ce qui lui passe par le système nerveux central. Il se donne les limites qu'il peut dépasser par la serrure des mots et remplace le génie par l'enthousiasme. Il compte sur la mort pour descendre dans son corps et touche à tout ce qui trompe son ennui. Il remet sa pendule à jour dans www.loeuvrette.be. Et le reste à zéro.

La pelle à voter

La ville où je vis, si on l'aborde par la face nord-ouest et par l'autoroute, a une drôle de façon d'accueillir le visiteur nouveau. Un pont enjambe le premier feu rouge, on ne peut pas le louper, où est tagué à la hâte ce constat : « On se fout de nous » (avec le jambage du deuxième N à l'envers, sans qu'on sache au juste si c'est de l'inculture, de l'analphabétisme ou un geste d'artiste anticonformiste, pressé de remonter du bout de sa corde où il pend de façon hasardeuse). Un peu plus loin, le reliquat d'une récente triennale d'art public étale, avec beaucoup plus de moyens, un grand cœur noir et blanc, sur l'immense pignon d'un bâtiment à vocation pédagogique et artistique, où est écrit FUCK un nombre considérable de fois, à l'endroit et à l'envers (là, le geste se veut artistique, et réclame donc que l'on écarte d'emblée le soupçon d'inculture ou d'analphabétisme). La voie de l'art rejoint la

voix de la rue, on nous le dit en tous sens et à rebours s'il le faut : MARRE. Le ras-le-bol semble être partout, ce n'est dirigé contre personne mais cela finit par être embêtant pour tout le monde. Non pas que les voies de la contestation, du non-sens et du contresens soient mauvaises, elles sont vitales. Mais au profit de quelle(s) autre(s)?... Pas le temps de se demander ici ce qui a pu creuser des fossés si profonds entre les gens, et si profonds entre eux et la culture, entre eux et la politique. Mais le temps de la réconciliation, c'est-à-dire du dialogue renoué (et non pas de l'éviction des questions, ou de la négation des disparités et des différences qui en tiennent trop souvent lieu) devient urgent. Sous le goût du consensus politique à la belge commencent à poindre des fractures d'autant plus menaçantes qu'elles sont, au mieux, habilement recouvertes, au pire purement et simplement niées. L'élitisme

me pour tous fout le camp, mon bon monsieur, et c'est au moment de se craqueler que la culture doit montrer si elle est bel et bien autre chose qu'un simple vernis. « Culture de la haine, haine de la culture » (comme titrait naguère une revue)... Un cercle est en marche, discret mais vicieux. Quel outil pour enrayer son avancée?

Le geste le plus surréaliste (jusqu'à l'absurde) ne serait peut-être plus, comme le disait Breton, de sortir dans la rue armé d'un pistolet et d'éliminer n'importe qui, mais d'entrer dans les urnes muni d'une conviction et d'espérer élire quelqu'un de précis. Si c'est d'autant plus beau que c'est inutile, c'est à nous d'y redonner du sens. Air connu : quand vous ne vous occupez plus de politique, la politique finit par s'intéresser à vous – et par installer la menace d'une dictature, ouverte ou déguisée. Si vous ne vous occupez plus de culture, la culture finira par se

désintéresser de vous, et par laisser planer la menace d'autres dictatures ouvertes ou déguisées : celles, complémentaires, de l'audimat (nivellement des masses par le bas) et du marché spéculatif (largage des masses par le fond). Bye bye. Il n'y aura plus que du fossé, avec juste quelques têtes de nantis qui dépassent, pleines de culture ; du fossé sans versants, sans dialogue, rien – et nous au fond. Pour quelle culture voter, quand

plus personne ne nous aura plus *appris* à goûter la culture, ni à voter ? Et quand les crayons électroniques nous empêcheront d'écrire FUCK ou ON SE FOUT DE VOUS, en toutes lettres sur nos bulletins délibérément nuls ? ... Allons culture, allons démocratie, encore un effort, les failles à combler sont coriaces, tous à nos pelles, rien n'est acquis mais rien n'est encore perdu. Ou serait-ce une préoccupation illusoire, entre pre-

mier et second *trous* des Présidentielles françaises ? ...

Manu d'Autreppes, humeur du 22 avril 2007

Manu d'Autreppes est animateur au Centre culturel régional de Verviers et co-animateur des éditions *Yellow Now*. Il enseigne l'histoire de la photographie à l'Institut supérieur des Arts Saint-Luc Liège et l'esthétique du cinéma et des arts visuels à l'Université d'Anvers. Il écrit dans plusieurs revues et magazines sur la photographie, le cinéma et le monde de l'édition.

Musées ouverts, centres fermés

Un masque Fang du Gabon mis aux enchères atteint à lui seul 5,9 millions d'euros, et la collection à laquelle il appartient – nommée Vérité, cela ne s'invente pas – grimpe jusqu'à 43 millions d'euros. Le Musée des Arts premiers accueille 950.000 visiteurs en six mois, venus pour découvrir 3.500 pièces des quatre continents. Au Congo, on redécouvre des dizaines de milliers de photos anonymes, prises au Katanga depuis 1906, qui racontent l'exploitation des mines avant et après l'indépendance. Mais aussi comment le colonisateur belge traitait – mal, faut-il le dire ? – les Congolais jusqu'à la fin des années 30. Surprise, une partie de ce fonds de négatifs et de plaques de verre, autrefois propriété de la Gecamines, a été acquis par l'Espace francophone de Lumumbashi, grâce à un industriel belge, Georges Forrest, lui-même parfois sujet à polémique pour son rôle dans l'industrialisation et l'armement du Congo actuel. Et le Musée royal

de l'Afrique centrale à Tervuren ? Un nouveau Ponce Pilate, ministre flamand de la culture, très soucieux de son territorialisme linguistique, n'hésite pas à régler un problème de compétence fédérale en proposant de « rapatrier » là-bas, toutes ces pièces essentielles de la culture africaine.

À côté de ce déferlement de chiffres, dont on voit bien qu'ils relèvent pour une part de la spéculation financière, pour une autre d'une forme de néo-colonialisme touristique réadapté à notre temps, mais fondamentalement peu différent de jadis, que pèse la vie des hommes et des femmes ? Dire et redire que face aux grands flux migratoires qui soulèvent tout le continent africain d'un bout à l'autre, et dont l'Europe, construisant ses murailles, ne reçoit qu'une part infime, c'est une honte que chez nous, des enfants, des femmes et des hommes soient parqués comme du bétail dans des centres fermés, pour le seul fait qu'ils sont sans papiers et issus d'un

autre continent. Il est inacceptable de les isoler dans des camisoles chimiques, et que l'on transforme médecins et infirmières en gardes-chiourmes, rendus complices bien malgré eux d'un système aussi répressif que dans une dictature. Comme il est inadmissible que l'on ouvre les portes de nos musées aux chefs-d'œuvre des arts premiers, alors que l'on jette dehors les descendants de ceux qui les ont réalisés.

Alain Delaunois

Alain Delaunois est journaliste culturel à la RTBF Radio, chroniqueur au quotidien *Le Soir* et écrivain. Il est également commissaire d'expositions, comme tout récemment « Kokobolana, collections africaines de l'Université de Liège » à La Chataigneraie de Flémalle et « L'empreinte » au Triangle Bleu à Stavelot. Son dernier ouvrage, publié par le Parlement de la Communauté française (2007), est consacré au plasticien belge Patrick Corillon.

S'il en est de la démocratie comme de la culture, les vaches sont-elles bien gardées ?

Laurent Busine, Directeur du Mac's



(F)utilisations

Il était une fois un pays de cocagne où l'on décide, au détour d'une expérience inégalée d'alchimie constitutionnelle, de considérer les matières culturelles comme « personnalisables », et d'en confier la gestion à de nouvelles institutions chargées de l'ensemble des secteurs concernant les personnes: les Communautés.

À bien y réfléchir, un tel critère peut sembler étrange: quel domaine, après tout, n'est pas une affaire de personnes? La justice, les affaires étrangères, pour ne prendre que ces matières régaliennes indestructiblement fédérales, ne concernent-elles pas des êtres humains? La culture, ont considéré nos autorités dans les années 70, n'est pas affaire de personnes, mais de communautés; c'est parce que la culture est associée à la langue qu'il a semblé naturel de la confier aux institutions linguistiques.

Ceci concourra à un phénomène, aussi classique que tragique, dont nous mesurons à peine les conséquences aujourd'hui: la secondarisation de la culture. Traitée comme secteur, elle se se-

condarise au regard de tant d'autres matières jugées plus vitales. Séparée des matières régaliennes, elle devient synonyme du superflu, et, inexorablement, parent pauvre des politiques publiques. Perçue comme un luxe, elle se retrouve plus que toute autre mise en demeure de démontrer son utilité... exercice d'autant plus ardu qu'elle doit le faire depuis la catégorie où on l'a placée, celle de la futilité.

Le piège, en effet, serait de ne voir en la culture que l'équivalent d'une distraction, d'un hobby. En ce sens-là en effet, comme dirait Pierre Desproges, n'importe qui peut vivre sans aucune espèce de culture. Mais c'est, là encore, rester sur le registre de la futilité, de l'accessoire, du secondaire.

En revanche, dès le moment où vous considérez la culture comme une partie d'identité exprimée, elle vous est aussi vitale que l'air qui emplit vos poumons. Car qu'est-ce que la culture, sinon le chemin le plus pacifique pour l'expression de soi? De soi, c'est-à-dire de son identité, de ses

opinions, de ses croyances, tout simplement de ses goûts? La culture, avec le commerce, est ce que les hommes ont trouvé de plus efficace pour éviter de se faire la guerre? Seul l'échange nous protège de l'arbitraire, de la haine d'autrui auxquels nous mènent l'ignorance et le repli sur soi. La politique d'insertion et d'intégration, pour ne prendre que ces seuls exemples, n'est-elle réellement qu'une question (fédérale) d'allocations sociales, de moyens octroyés aux CPAS?

Au pouvoir fédéral de s'en souvenir... et d'intégrer un « cultural mainstreaming » à l'aune de toutes ses politiques.

François De Smet

François De Smet est chercheur en philosophie politique (Université Libre de Bruxelles) et vice-président de l'asbl Article 27. Il est auteur d'un ouvrage intitulé « Les droits de l'homme, origines et aléas d'une idéologie moderne » (Cerf, Paris) et est également actif dans le secteur de l'égalité des chances (MRAX et Centre pour l'égalité des chances).

Belle aventure!

C'est en 2000, lors de la troisième journée des insertions, que je me suis engagé « en direct », lors d'un débat télévisé, à reproduire l'expérience bruxelloise d'« Article 27 ».

Le défi n'était pas mince: proposer des « loisirs » à nos ayants-droit, alors que nos travailleurs sociaux n'ont pas l'habitude de considérer autre chose que les interventions fondamentales de l'aide sociale, parfois refusées d'ailleurs.

Postulant que la culture n'est pas seulement affaire de la classe supérieure, qu'elle est une nourriture de l'âme aussi diverse que présente dans chaque peuple, en chacun d'entre nous, son absence est donc une réelle famine: celle du cœur, celle de l'âme.

Envers et contre toutes résistances au changement, l'asbl Article 27 Liège est donc née. Notre obstination lui donna dans la foulée une petite sœur, « Coup d'Envoi », active dans le champ sportif. Merci au passage aux explorateurs enthousiastes de la créativité humaine!¹

Ce fut une grossesse à risques cependant, et il existait des handicaps congénitaux pour notre action:

– Nous savions que le succès rapide de l'action susciterait l'envie des autres couches défavorisées (chômeurs, pensionnés, salariés au bas revenu...)

– Nous nous doutions que certaines formes d'expression culturelle seraient d'un abord moins facile.

– Nous savions que beaucoup de personnes précipitées dans la précarité par la « cruauté de l'histoire », des colonisations, des dictatures, sont souvent originaires de groupes sociaux acquis à leur propre pratique culturelle.

– Nous savions que les victimes d'une société qui tient seulement compte de « ceux qui savent » et qui « peuvent se l'offrir » sortiraient difficilement de leur univers souvent clos.

Alors, des initiatives fleurirent telles que tickets de bus gratuits, « ambassadeurs » qui aident à pousser les portes, actions ciblées pour les enfants, que les parents accompagneront peut-être...

Toutes ces choses..., aujourd'hui menacées par l'impécuniosité et l'immensité des besoins.

Merci à ceux de la première ligne, sans qui

rien ne se fait ni ne se fera, merci au CPAS de Liège et à son soutien sans faille, merci aux Ministres de l'Intégration sociale² successifs qui nous ont aidés.

Mais aussi appel aux suivants et, ... en pastichant Boris Vian: « Messieurs et Mesdames, qui êtes grands, dégainez les premiers »...

Belle aventure! À suivre?...

Claude Emonts

¹ Merci à Marc, Anne, Julien, Coraline; mais aussi à Michel F. – grand discret préférant rester anonyme – et tous les autres.

² Singulièrement les Ministres Van de Lanotte, Arena, Dupont.

Licencié en sciences sociales et politiques à l'Université de Liège, Claude Emonts a été professeur de sciences sociales et de psychologie durant plusieurs années. De 1989 à 1992, il a travaillé au cabinet de la Secrétaire d'État Anne-Marie Lizin. En 1988, il devient Conseiller communal et, en 1995, il a été élu Président du CPAS de Liège et Président de la Fédération des CPAS de Wallonie. Il est engagé dans le mouvement de solidarité Nord-Sud depuis 1971 et a créé en 1981 l'asbl « Vent du nord, Vent du sud ».

La culture comme ciment

Des mémoires de Jean Monnet, on connaît la phrase légendaire qui dit (à propos de l'Europe) que si c'était à refaire, il commencerait avec la culture. Pourquoi? Parce que la culture, c'est ce qui lie le plus les hommes et les femmes, mais aussi ce qui peut le plus les diviser. La culture peut être facteur de cohésion et de division. Des générations ont lutté afin de faire accepter les Flamands et leur langue à Bruxelles. Maintenant, le temps devrait être mûr pour utiliser la culture, non comme politique pour sauvegarder ce qui risque de se perdre, mais d'une façon positive, comme ciment qui lie les peuples au-delà de la

frontière linguistique et comme instrument de développement économique.

La culture, s'exprimant par l'art notamment, est une compétence transversale par nature. Elle traverse les frontières linguistiques, psychologiques et économiques. Ceci explique que les gens, dans le secteur de la culture, témoignent souvent d'une grande ouverture d'esprit, comme en atteste l'accord de coopération entre plus de quatre-vingts organisations culturelles (ndlr: accord de coopération culturelle proposé par le Réseau des Arts à Bruxelles et le Brusselskunst-overleg), qui est en contraste flagrant avec le

sauçonnement institutionnel et politique. La dilution du pouvoir, et dans son sillage le manque de coordination, explique qu'un grand potentiel économique est inutilisé.

La politique culturelle devrait promouvoir Bruxelles comme capitale culturelle, tant au niveau national qu'international. Le potentiel économique de Bruxelles, ville qui héberge le plus de journalistes, d'ambassadeurs et d'institutions internationales au monde, est énorme en tant qu'enseigne pour la Belgique et ses régions. Bruxelles, capitale culturelle, aura une valeur économique qui peut fournir un *unique selling*

proposal, dont les Régions ont bien besoin dans notre monde dirigé par le principe de compétitivité.

Bien sûr, l'apport culturel ne peut se rapporter seulement au niveau économique. La culture permet de remédier à un grand nombre de problèmes et de neutraliser les clichés. Une des missions essentielles de l'enseignement est de transmettre la culture.

La culture n'est donc pas à l'opposé de l'écono-

mie, mais un instrument par excellence de l'économie. Si on fait les analyses coûts-bénéfices des projets culturels, il ne faut pas seulement regarder la rentabilité du projet, mais également l'impact sur la région et l'évaluer en tant qu'outil important de politique d'insertion. Il suffit de penser au projet de Guggenheim à Bilbao, qui a été crucial pour le développement économique de la ville. La culture a donc un potentiel énorme pour promouvoir une ville ou un pays et est

trop importante pour être traitée de façon marginale et uniquement par les responsables de la culture uniquement.

Rudy Aernoudt

Rudy Aernoudt, philosophe et économiste, fut successivement chef de cabinet des ministres de l'économie wallon, fédéral et flamand. Actuellement il est secrétaire-général du Département économie, science et innovation de l'Administration flamande.

Cultures, questions, plurielles, quotidiennes

Monsieur, madame qu'on nomme grands, il est difficile d'entendre ce qu'on ne veut pas écouter. Messieurs dames, qu'on croit petits, il est difficile d'exprimer ce qu'on a du mal à dire. Sommes-nous maudits? Le prix de l'écoute, de l'espace-temps de l'expression, de l'audition, de l'échange, du débat est-il trop élevé? Faut-il essayer l'ignorance et fermer livres et lumières? Peut-on se risquer à préférer l'acharnement créatif de l'ingénieur des occasions, le stimulant permanent d'un univers qui dit à chacun « cause toujours tu m'intéresses » ou « qui prendra soin de l'humain? » ou « qu'avons-nous en commun toi et moi? ».

« J'adore les livres qui parlent comme un homme » écrivait Claude Roy. J'ai besoin des œuvres d'art qui accouchent d'une humanité tangible, visible, audible, goûtable et celles qui indiquent au cœur de toute barbarie qu'un vide culturel n'est pas une vie. Privé de tout, on peut encore accoucher de soi.

Et si on parlait de ce que nous vivons et ressen-

tons, si nous osions dire, raconter, repérant des tracés, évoquant des repères, communiquant des plaisirs, des espoirs et des savoir-faire? Les uns parleraient de relief, d'autres de respiration, de la naissance d'un musée au coin de la rue où identités et différences entrent en échange. À plusieurs voix, dans le dialogue coloré des générations et des convictions, on aligne carte d'identité, livre des questions, bonheurs hybrides, métissages et confrontations.

Si Sartre avait raison, « l'homme n'est pas la somme de ce qu'il a ». Serait-il davantage la somme de ce qu'il a fait et défait, dit et dédit, aimé et désaimé, produit et reproduit? L'humanisation n'est pas un principe mais une pratique qui rend les gens plus conscients de ce qu'ils sont capables, eux aussi, d'améliorer leur vie. Que peut une femme? Que veut une ville? Que décide un peuple? Combien de personnes pour faire une démocratie? L'Unesco va-t-il reconnaître la sécurité sociale comme patrimoine immatériel de l'humanité?

Il est temps de sortir des harcèlements culturels opérés par le commerce des médias et des politiques. Il est temps de déshabiller les prêts à penser et les discours politiquement corrects: l'artifice ne peut tenir lieu de culture. Artisans et artistes ont le beau pour propos, le cri pour cicatrice, leur culture est métier, plaisir ou besoin. D'autres ont pour métier l'art de vivre, l'art de guérir, l'art de réunir... La proximité et l'altérité sont leurs guides. Demandez à chacun le récit de sa vie. Demandez-lui de lire, d'écrire, de raconter. Il n'y a pas d'humain qui n'ait quelque chose à nous dire: même à ras de trottoir, même en raté et dérapage, même en fin de vie, même au seuil d'existence. C'est là que la vie prend sens ou que le sens reprend vie. Essayez.

Michel Kesteman

Michel Kesteman est directeur de l'Espace social Télé-Service (centre d'action sociale globale à Bruxelles), coordinateur du réseau Canal-santé (enfants malades et entourage) et écrivain.



Laboratoire

Une ville sans culture, c'est une cité dortoir où les humains peuvent tout au plus se distraire devant un écran barbiturique cathodique. Mais ouf, Bruxelles – si elle manque fâcheusement de financements pour les arts – ne manque pas d'espaces où artistes et publics peuvent se rencontrer.

La culture n'est pas seulement une réalité mais aussi un projet à construire (ou à déconstruire) dans tous les sens. L'artiste, qu'il soit militant culturel s'attaquant à des thèmes comme la dette du tiers monde ou la lutte contre le racisme, ou qu'il se revendique créateur individuel, franchit, voire transgresse, les frontières, et nous invite à le suivre. Il questionne, énonce, affirme, échan-

ge, contredit, émeut, affecte. Bref, il ouvre ou élargit le débat. Et c'est là toute la différence entre la distraction et la culture. Parce qu'elle recherche le dialogue et se soucie du monde commun, la culture cimente la société.

Paroles, paroles? Je pourrais vous citer une kyrielle de réalisations culturelles qui illustrent mes propos. Mais voilà, comme il faut conclure et que la place me manque, je m'en tiendrai à une « minute de publicité » pour *le Monde en scène*, organisé par le CBAI. Depuis plus de deux ans, ce projet nomade à travers Bruxelles invite musiciens et danseurs à croiser leurs expériences. Ce laboratoire musical composé par une mosaïque de cultures, de générations et de styles

est à chaque fois un rendez-vous d'innovation et d'énergies imprévisibles où, par exemple, une violoncelliste suédoise improvise avec un guitariste touareg, ou encore un luthiste hollandais s'envole avec un joueur de bouzouki, sous l'oreille attentive et attendrie d'un Turc au saz. C'est gagné!

Nathalie Caprioli

Journaliste depuis dix ans dans le domaine de la coopération au développement, Nathalie Caprioli coordonne actuellement l'Agenda interculturel, magazine du Centre bruxellois d'action interculturelle (CBAI), consacré à la sociologie des migrations.

Sans frontières, ni complexes

Il y a quelques semaines, je me disais: c'est bien le sujet qui a déjà fait couler tellement d'encre, suscité tant de débats? Qu'est-ce que ça veut dire «affirmer le rôle de l'art et de la culture dans notre société»? Que puis-je ajouter?

C'est pourtant un sujet qui m'a beaucoup occupé, tant intellectuellement qu'au travers de nombreux projets concrets et d'actions sur le terrain en tant que responsable scout, animateur de quartier, urbaniste, responsable au sein de Recyclart, de BRXLBRAVO...

Depuis des années, je tourne cette question dans tous les sens. À présent, j'entrevois peut-être quelques réponses possibles après le chant

collectif du dimanche 4 mars lors de BRXLBRAVO: «BRXL chante/zingt». Voici quelques citations, issues de messages électroniques et articles de presse: «BRXLBRAVO a rapproché les communautés linguistiques»... «Merci pour ce concert magnifique»... «j'ai rarement eu autant de plaisir à écouter et voir quelque chose d'aussi heureux et généreux»... «une sorte d'arrêt dans le chaos du monde»... «ce moment plein de magie blanche» «un bonheur qui appartient à tout le monde...».

D'avantage qu'un métier, une discipline ou un département, la culture (ou l'art), c'est d'abord une façon d'être! Son rôle, entre autres, est de

rapprocher les gens, de les étonner, de les émouvoir, de leur donner un sentiment de bien-être, de leur donner une chance...

Cette «culture générale de l'être», nous la ferons ensemble. Au-delà de toutes les frontières. Ou pas.

Wim Embrechts

Architecte d'intérieur et urbaniste de formation mais «scout» pour la vie, Wim Embrechts a travaillé avec des sans abris à New York, dans une maison de quartier à Molenbeek, pour le squat de l'Hôtel Central. Il a participé à l'initiation de la Bourse d'achat collectif d'immeubles, a dirigé Recyclart et BRXLBRAVO 2007. Sa volonté est d'allier l'urbain, l'artistique et l'engagement social.



© Thomas Chable / Semences de curieux

Désertion

Très chers,
Par mail et par la poste me sont parvenues vos demandes concernant l'importance d'inscrire la culture dans les préoccupations électorales.

Sur le principe, je suis, bien sûr, de votre avis. Hélas, les priorités politiques ne vont pas dans ce sens, ni en Belgique, pays où j'habite, ni en France, pays où je vote.

D'ici le 23 avril, je n'aurai pas le temps d'écrire quelque chose d'intelligent sur la question. Je ne suis même pas sûre qu'il y ait quelque chose d'intelligent à dire.

Personnellement, en dehors de grands principes abstraits et consensuels, je n'ai rien de très lumineux à ajouter. Rien de concret à suggérer.

Pragmatique, je me méfie aussi des annonces électorales rarement suivies d'effets. On se souvient tous des engagements autour du statut d'artiste et des heures et des jours et des semaines de discussions autour de ce thème élevé pratiquement au rang d'enjeu national. La fièvre retombée, la maladie fut vite oubliée.

Bref, sauf à énoncer un : « la culture pour tous », à côté de : « la paix dans le monde », je n'ai

rien de bien malin à dire. Et, dans ces cas-là, il est préférable de se taire. Excusez-moi pour cette désertion,

Très cordialement !

Pascale Fonteneau

Écrivaine, Pascale Fonteneau a publié son premier livre en 1992 chez Gallimard, dans la Série Noire.

La culture, un art du «vivre ensemble»

Notre société multiplie les maux de toutes sortes : montée de l'extrême droite, fondamentalisme, obscurantisme, sexisme, racisme, antisémitisme, misogynie, recul inquiétant de la condition féminine, exclusion, pauvreté, délinquance, discrimination, homophobie, repli identitaire. Cette régression s'accompagne d'un autre constat : le peu de place laissée à l'art et à la culture dans notre société. Dans ce cas, faut-il s'étonner des reculs en arrière, de la menace de nos acquis alors que la place laissée au lien social s'est réduite comme une peau de chagrin ? L'apprentissage de la démocratie, du socle commun des valeurs, le savoir, le goût de la culture et des arts démarre à l'école. Si celle-ci ne remplit pas ce rôle, ce sont les différentes composantes de la société qui vont s'en charger avec le risque que l'intervention de certains groupes religieux et communautaires ne mène au communautarisme et à ses dérives.

Dans art, il y a le mot Respect ; celui qui rassemble les citoyen(ne)s avec ce même message :

apprenons à vivre ensemble avec l'autre, quels que soient son sexe, son origine, son choix sexuel, sa conviction religieuse et philosophique. Quand la place donnée à la culture s'amenuise, c'est la place laissée à l'artiste, créateur d'imaginaire et producteur de sens pour la société, qui se restreint. Créer, c'est résister. Et la démocratie suppose la présence de forces en résistances. Elle suppose aussi l'existence d'une citoyenneté. N'est-ce pas aussi par l'imaginaire que l'on conquiert la citoyenneté. Imaginer qu'un autre monde est possible, c'est créer du sens.

Dans art, il y a aussi le mot Agitation. Il faut construire et déconstruire sans cesse, susciter les capacités d'invention, de délivrance mentale, de libération de la parole, donner et se donner la liberté de bousculer, d'entrer en connexion avec soi-même, avec les autres.

Dans art, il y a le mot Temps et la nécessité de créer un espace-temps dans lequel cette résistance peut s'organiser, être visible et accessible.

Dans art, il y a le mot Tolérance ; non pas tolérance à la différence mais connaissance et reconnaissance de l'autre dans le respect des droits et devoirs fondamentaux.

Tout projet de société impose de relier les causes aux effets. Comment dans cette optique ne pas considérer la culture comme une priorité politique, à la fois au niveau communautaire, régional et fédéral ? Investir dans la culture, c'est investir dans la démocratie. C'est un devoir d'intelligence. C'est une urgence pour briser la spirale de la régression, de la décomposition du lien social et pour construire le vivre ensemble.

Fatoumata Sidibé

Fatoumata Fathy Sidibé est journaliste, présidente du Comité belge *Ni Putes Ni Soumises*, responsable de projets au Centre régional du Libre Examen de Bruxelles, peintre et auteure du roman « Une Saison africaine », Présence africaine, Paris, 2006.

Charleroi, la politique et la culture : je t'aime moi non plus !

Quand, de Bruxelles, on arrive dans le bassin de Charleroi, c'est le choc. Un ring de métal sur piles en béton rongé. Une ceinture pour une ville informe avec au bout, sur les côtés et dedans, un corps spectral, celui de la sidérurgie fumante et vomissante. La ville de Charleroi est comme une énorme banlieue qui hoquette, qui prolifère sans véritable centre, sans projet de ville.

Mais détrompez-vous, la beauté de Charleroi se conquiert, s'approprie. Il y a de la vie, de la chaleur, des destins, ceux aussi des 30% de chômeurs. On peut vivre ici, se battre, créer, penser, chercher, s'enflammer, interroger le monde... mais c'est le combat de toute une vie et même un supplice de Sisyphe, la plupart du temps, pour un petit groupe d'irréductibles qui font de la culture leur conviction, les Rollin, Canonne, Bolle, Sacchi, Thirion, Francart, Bornain, Matthys..., car la culture s'est développée en cette terre de révolution industrielle contre un ennemi de taille : la peur viscérale et entretenue de l'intelligence.

On a l'impression, l'horrible impression que, jusqu'à aujourd'hui et depuis trente ans, les autorités ont si peu affiché leur préoccupation pour les arts. D'ailleurs, la phrase la plus célèbre est celle d'un potentat local qui décréta voici trois ans que l'opérette valait mieux que Charleroi-danses. Et d'entonner le chant éculé de « ah non pas de culture *élitiss* » – comme-on-dit-à-Charleroi –, pas de culture donc, sans trop savoir ce qu'il y a à mettre dans ce mot tiroir : un peu de folklore, beaucoup de faux-semblants populaires, beaucoup d'événements de masse, peu d'éducation et surtout pas d'émancipation.

La culture ne fut jamais un enjeu réel, sans doute parce qu'elle est un danger, parce qu'elle bouscule certitudes et modes automatiques de penser, et parce qu'elle sème des graines qui s'appellent liberté, risque, esprit critique, avenir. La nostalgie, singulièrement, a été choisie comme étendard pendant des décennies. Elle est devenue aujourd'hui une force politique qui tétanise. Les plus pragmatiques diront que la culture

ce sera pour demain, après avoir géré les caisses vides, les problèmes de santé, l'éducation, la propreté, la sécurité. Mais la désespérance s'enracine.

La culture est un bel axe de sauvetage de la démocratie, de refondation, de dialogue. Avant d'épuiser les opérateurs et plus de 200.000 Carolos, Messieurs de la tripartite, prenez le risque de la culture, la vraie. Vous avez LA RESPONSABILITÉ DU PRÉSENT pour réenchanter aussi demain. C'est une nécessité, comme l'air pour la respiration.

Françoise Baré

Françoise Baré est journaliste (chef d'édition Radio pour la RTBF), archéologue et historienne de l'art de l'Université Libre de Bruxelles. Elle a aussi étudié l'histoire des religions, la philosophie et les Arts actuels en différents masters. Elle a couvert les « affaires politico-judiciaires » à Charleroi et couvre également les affaires culturelles.

La culture est ce qu'il y a de plus profondément ancré en nous, ce qui détermine notre place dans le monde!

Des premiers peintres rupestres jusqu'à nous, l'art, l'activité artistique et la création s'imposent à nos yeux comme un facteur évident de caractérisation d'une civilisation, comme un paramètre essentiel pour la compréhension du monde de qui nous entoure et pour appréhender une culture.

La culture étant cet entrelacs indéfinissable équilibrant les aspirations humaines et leurs limites, au milieu des données de leurs époques (technologies, morales, ...).

Ainsi, si individuellement, l'accès à la culture se présente comme un sésame à la compréhension de son environnement, son niveau élevé permet une vision plus large du monde de l'homme, cerveau gauche et cerveau droit œu-

vrant de concert au positionnement humain.

Aussi, a contrario, la carence culturelle constitue un frein à l'intégration sociale, empêchant un positionnement adéquat dans un univers dès lors méconnu.

Partant de cette constatation (je dirais même de cette évidence), de nombreuses missions se mettent en place afin d'ouvrir les portes de cette culture aux plus démunis d'entre nous, le clivage social de notre société étant socioculturel aussi sûrement qu'économique...

C'est dans cette lignée que s'inscrit mon travail d'artiste plasticienne et coordinatrice d'un Centre d'Expression et de Créativité dont la mission principale est une action créative, mais surtout collective, facteur de récréation d'une

identité culturelle.

Fort de cette expérience humaine plus que professionnelle, de proximité plus que de terrain, je profite de cette tribune pour rappeler combien ce clivage laisse en jachère un potentiel humain qui se trouverait tellement porteur une fois éveillé.

Encore faut-il que les décideurs en tous genres prennent conscience de ce gaspillage humain, et se décident à mobiliser les moyens de le libérer.

Lydwine Frennet

Graduée en architecture d'intérieur et arts plastiques à l'Institut Saint Luc (Bruxelles), professeur d'arts plastiques, Lydwine Frennet coordonne actuellement le Centre d'Expression et de Créativité Couleur Quartier, situé à Charleroi.

Des artistes, artisans de vie

Artistes, créateurs, récréateurs, divertisseurs, animateurs, notre propos ne prendra pas le départ du parcours labyrinthique de la terminologie. Ouvrons juste une parenthèse pour préciser que si nous acceptons volontiers le mot «art» pour présenter notre travail, c'est pour rester dans une lexicologie choisie par Culture et Démocratie, qui initie également des réflexions dans les domaines de «l'art et la prison» ainsi que de «l'art et l'école».

Mais au fond de nous, c'est d'artisanat, de métier, de patience que nous souhaitons débattre et ces mots se lovent chaudement au creux de nos échanges, bien plus que le talent, la performance, le strass et les paillettes des podiums.

De passages en repassages devant la même porte qui bâille, de sourires timides qui illuminent le chauve caillou, de petits riens qui font la ritournelle ou de timbres postes collés sur un bout de papier, voudriez-vous que nous arrêtions la poésie, par le couperet d'une définition

qui restera par trop banale à nos oreilles et nos yeux bienveillants?

Notre imaginaire à nous s'enchant et se nourrit d'atmosphères intimes, de soupirs légers. Si légers parfois, que c'en est insoutenable. Il croise et partage les soucis de ces autres artisans de la relation qui sont les soignants, les accompagnants.

Faut-il souhaiter qu'il y ait davantage de battage médiatique? Le public ne sait pas toujours, en effet, quelles actions – de bonne volonté, caritatives? – sont soutenues par sa générosité. Souvent imités, amalgamés à des projets similaires (en apparence seulement, car les enfants ne s'y trompent pas), nous tentons de trouver une juste place pour nos projets.

Peter Brook, dans un dialogue avec des étudiants publié chez Actes Sud sous le titre: «Entre deux silences», disait: *L'art du théâtre est un artisanat mais, à la différence des autres artisanats, il n'a pas de base solide. Il est fait d'une base évanes-*

cente de corps humains, dont les sentiments, les pensées se déroulent et évoluent dans des relations sans fin. Et comme en cuisine, on doit faire très attention, car les mélanges des ingrédients peuvent donner un résultat soit lourd, soit subtil. Tout est affaire de qualité: qualité des ingrédients, qualité de la préparation. Si l'on cherche la qualité, l'on voit que l'on doit observer, examiner le moindre détail de chaque mouvement de vie, encore et encore.

Il est temps pour nous, associations d'artistes et de soignants, artisans en création de liens, de définir les grands axes qui nous réunissent autour de nos pratiques singulières en milieu de soins.

Catherine Vanandruel

Comédienne, diplômée de l'Institut des Arts de Diffusion, section théâtre en 84, son parcours professionnel l'amène au Magic Land Théâtre où elle travaillera jusqu'en 1996. Depuis, Catherine Vanandruel est devenue formatrice en lecture et est également responsable d'un projet de clowns en milieu hospitalier.

Au cœur de l'acte artistique: le dialogue

Le 23 février dernier, une centaine d'institutions culturelles bruxelloises signaient, place de la Monnaie, un accord de coopération culturelle. Cet événement revêt une haute signification symbolique. On sait que malgré les appels lancés depuis des années par le secteur culturel, les responsables politiques de nos deux Communautés n'ont toujours pas signé d'accord de coopération dans le domaine culturel. Elles en ont chacune avec le Québec ou avec la Région Nord-Pas-de-Calais, mais pas entre elles! À Bruxelles, la situation est encore plus absurde: les deux Commissions communautaires auraient mille raisons de signer un accord de coopération et de soutenir des projets culturels communs. Mais non, chacune reste sur son pré carré.

Ici, les artistes et les responsables culturels donnent le ton, anticipent un processus inéluctable. Ce désir de dialogue, de jeter un pont

entre les Communautés était au cœur du projet de Bruxelles 2000. Je ne puis que me réjouir de voir que certaines idées rejetées il y a dix ans, certaines graines plantées alors, se mettent aujourd'hui à germer, à changer petit à petit le paysage culturel et urbain. Quel que soit l'avenir de ce pays et de cette Ville-Région, on ne peut que parier sur la nécessité permanente du dialogue, de la découverte de l'autre et de l'acceptation de sa différence. Les artistes n'apportent pas les solutions politiques. Ils indiquent des voies nouvelles à suivre, à explorer. Ils déplacent des horizons trop rapprochés. Ils obligent à passer au-delà des apparences.

Le 1^{er} octobre 2006, Tom Barman, Arno, Jan Goossens et quelques autres réussissaient à rassembler des foules considérables à Anvers, Gand, Charleroi et Bruxelles sur le thème de la tolérance et du respect de l'autre. Ce fut sans

doute l'événement phare de l'année 2006 dans notre pays.

C'est aussi le sens de BRXLBRAVO, une fête culturelle portée par ces mêmes institutions désireuses d'ouvrir leurs portes à un large public, de créer entre elles des passerelles, d'accueillir les cultures de toutes les communautés présentes à Bruxelles. Ce week-end festif n'est-il pas une invitation à faire danser et chanter la ville, à redécouvrir toutes les couleurs de ses quartiers, à rêver pour elle d'un avenir de qualité? Le concert qui clôturait BRXLBRAVO à la Monnaie m'a paru révélateur de cet esprit de dialogue jusque dans la démarche des artistes: réunissant des musiciens manouches, des spécialistes de Monteverdi et ses amis d'Aka Moon autour de la chanteuse Claron McFadden, Fabrizio Cassol a montré avec force et émotion à quel point la musique peut devenir le lieu privilégié d'un dialogue

entre les cultures.

À la Monnaie, le département « Un pont entre deux mondes » accueille chaque semaine des personnes provenant des milieux les plus divers, de la grande pauvreté, des hôpitaux psychiatriques ou des collectifs d'alphabétisation. Les témoignages de ces personnes et des professionnels qui les accompagnent indiquent que le concert ou la représentation d'opéra sont vécus avec une intensité exceptionnelle. Même – et surtout ! – dans des conditions extrêmes, l'acte artistique relie, il redonne sens à la vie.

Certes, l'art et la culture ont été parfois dé-

tournés, instrumentalisés à des fins nationalistes, utilisés dans des processus génocidaires. On se souvient que Buchenwald se trouve dans la banlieue de Weimar, capitale des Lumières. Mais ces égarements, aussi terribles soient-ils, ne peuvent nous faire perdre de vue cette qualité fondamentale qui est au cœur du geste artistique : en exprimant leur humanité, leurs convictions, leurs doutes, leurs blessures, leurs espoirs, les artistes nous invitent à faire l'expérience cruciale de ce qui nous distingue et de ce qui nous rapproche les uns des autres. Il n'y a pas de geste artistique authentique sans dialogue.

Bernard Focroulle

Éditorial issu de *La Monnaie Magazine*, n°74, avril-mai 2007

Bernard Focroulle entame une carrière internationale d'organiste dès le milieu des années 1970. Sa carrière d'interprète n'a pas été interrompue par son arrivée au Théâtre Royal de la Monnaie dont il a pris la direction en janvier 1992. En 1993, il fonde l'association « Culture et Démocratie » qui milite pour la participation du plus grand nombre à la vie culturelle. Depuis 2005, Bernard Focroulle est le président d'Opera Europa et depuis janvier 2007, il a pris la direction du Festival d'Aix-en-Provence.

Une Culture européenne?

Dans un concert de musique classique avec un grand orchestre, qui mène? Celui que l'on désigne comme chef d'orchestre ou le/la soliste, pianiste par exemple? Applaudissements à la fin. C'est le chef d'orchestre qui salue le premier, c'est lui qui désigne le/la soliste qui est applaudi à son tour, puis ils saluent tous les deux. Sortent, reviennent et désignent finalement l'orchestre. Ils n'auraient pas pu être si l'orchestre n'avait pas été là, n'avait pas existé. Celui-ci, en fin de compte, reste encore un peu immobile après que les deux premiers soient sortis. Conception « quasi immuable » des rapports à la culture. L'appartenance et ses codifications. Celles-ci datent de

deux siècles? Les temps ont bien changé! Le « tu multes » est.

Il n'y a pas d'identité sans culture, ni l'inverse. Dans la nouvelle donne mondiale, c'est le questionnement sur l'identité qui entretient ce que d'aucuns appellent la nouvelle Balkanisation. Comment être soi pour être avec l'autre? Comment être entre soi, d'abord.

Renvoyer la Culture, matière personnalisable, aux Communautés, c'est tracer une frontière, c'est renier une relation, c'est dire à l'autre, son conjoint, *ce soir on fait chambre « appart » et ne t'avise pas de regarder par le trou de la serrure sans que je t'y invite.*

La culture n'est pas le domaine d'Onas ou celui d'une quelconque marchandise comme la confiture, il est celui des ébats, des débats, d'un partage. – Hé Sidi, dis moi: Quelle est la différence entre le voyeur et le spectateur? On peut prendre comme exemple le théâtre; « je vais regarder ou je vais voir regarder ? » Qui regarde, moi ou l'acteur? Les deux? Quelle est la différence?

Abounour 1^{er} Sultan de Bouillon

Architecte, licencié en urbanisme et aménagement du territoire et en sciences de l'environnement à l'Université Libre de Bruxelles, Michel Antaki est administrateur délégué et directeur artistique de l'asbl Cirque Divers à Liège et directeur du mensuel C4 « Le Mensuel par des chômeurs ».



La fabrique à subsidiologues

Que la culture ne compte pas parmi les enjeux électoraux n'est pas une surprise. En Belgique, il faut compter avec un État fédéral qui a peu de compétences culturelles, des Communautés qui n'ont pas d'accord culturel et se battent sur Bruxelles, mais aussi autant de régions et de communes qui développent chacune leurs propres actions culturelles sans souci de synergies ni de cohérence générale... Quand des « états généraux » sont organisés, c'est par l'une de ces parties, sans impliquer toutes les autres institutions concernées... Et que dire de la presse? Au minimum, qu'elle n'est pas le lieu du débat culturel. Le débat sur « les politiques culturelles » en Belgique relève manifestement du vœu pieu. Et pourtant, ils tournent... Les ministères et administrations de la culture. Les décrets, les arrêtés, les subventions... Différentes politiques, plus ou moins intéressantes, sont élaborées sans aucune concertation.

Il existe pourtant des points communs entre les politiques appliquées de chaque côté des frontières intra-belges. Parmi ceux-ci, une tendance notable et persistante à vouloir remplacer la notion d'évaluation (ou, mieux, de co-évaluation entre pouvoirs subsidiants, acteurs et usagers culturels) par des dispositifs de pur contrôle.

De plus en plus contraignants, ceux-ci sont en partie axés sur les contenus mais opèrent davantage sur le fonctionnement des structures

culturelles et, plus largement, associatives. Déjà, la nouvelle loi sur les asbl avait laissé préfigurer un durcissement du contrôle des associations. Ces pratiques trouvent aussi leur place au cœur même des décrets sur lesquels se basent l'octroi des subsides culturels, à l'échelle européenne.

On demandait déjà aux associations de répondre à un « Pacte culturel » pour le moins dépassé (composition des conseils d'administration, etc.). On leur demande à présent d'entrer dans des logiques de rendement, des critères quantitatifs plutôt que qualitatifs, des systèmes à points... Ou encore de remplir des dossiers se complexifiant de décret en décret, de tenir une comptabilité de plus en plus stricte (de préférence finalisée, approuvée en AG et parfois même commentée par un réviseur de comptes, tout ça pour le 31 mars!).

Ce type de contraintes se situe bien au-delà d'une nécessité de transparence et de contrôle légitime que doivent exercer les institutions publiques quant aux subsides qu'elles octroient. Ce sont des logiques entrepreneuriales importées dans le champ de l'associatif, qui détournent les acteurs associatifs de leurs intentions et de leur vocation initiales.

Ce « tout-au-contrôle » manifestement excessif (d'autant que certains doivent aussi cumuler les contraintes de différents dispositifs – notamment ceux qui mettent un point d'honneur à

collaborer avec les deux communautés à Bruxelles), est une machine à transformer les associations en espèces de PME. Une machine à exclure les petites initiatives, plus spontanées et souvent plus représentatives des attentes de certains publics que ne peuvent l'être les institutions culturelles. Une fabrique à « subsidiologues », à comptables et à managers, des fonctions rendues ainsi incontournables au sein des associations subventionnées.

Alors, place au règne de la méritocratie et des « professionnels de la culture »?

Au nom de l'emploi et de la bonne gestion des deniers publics, notamment, c'est bien une professionnalisation – mais dans le pire sens du terme – qui en train de s'opérer. Un déplacement, un détournement de la notion d'association... Et ça, c'est un enjeu de société important (qui charrie notamment le débat sur le « Pacte associatif »). Mais ce n'est certainement pas un enjeu électoral.

Gwenaël Breës

Gwenaël Breës est l'un des fondateurs du Cinéma Nova, membre de Radio Panik, réalisateur et journaliste. Il est l'un des co-auteurs du livre « Des tambours sur l'oreille d'un sourd (Récits et contre-expertises de la réforme du décret sur l'Éducation permanente 2001-2006) » – www.bigoudis.org.

Identité culturelle et éducation

Qu'est-ce que la Culture? Question éternelle, sans réponse satisfaisante, mais dont l'économie entraîne confusions et malentendus. Pour preuve, un seul exemple: le débat récurrent sur le rapport « Culture-École ». En le formulant de la sorte, on agit comme si la Culture était une entité indépendante, à laquelle l'école peut (ou non) ouvrir ses portes en fonction de l'humeur du capitaine et de la motivation des moussaillons. Avec en corollaire et dans le meilleur des cas le détournement des enjeux fondamentaux vers les seules (et indispensables bien sûr) « pratiques artistiques »... comme si Art et Culture se confondaient dans un seul et même concept.

Or l'école est culture, la société est culture, la vie est culture. Donc la politique est culture!

La cohésion sociale, le respect de l'autre, l'acceptation de la pluralité des expressions, des identités et du droit à la différence – entre autres – ne passent-ils pas chez chaque citoyen par l'identité culturelle qu'il s'est forgée (et se forge encore) à travers son « éducation » au sens large du terme, et non simplement « scolaire »?

On pourrait dès lors s'attendre à ce que cette « éducation culturelle » constitue un enjeu politique fondamental en ces temps où l'intolérance, l'intégrisme, le repli identitaire, l'égoïsme, la violence, l'atteinte gratuite aux personnes et aux biens, publics et privés, ne cessent d'inquiéter.

Car, qu'on le veuille ou non, le contexte a changé rapidement ces dernières décennies. Hier, la famille, l'école, le contact des pairs (dans la rue ou au sein des mouvements de jeunesse, des clubs sportifs...) et le livre (pour certains) constituaient pour les nouvelles générations les sources les plus importantes de la construction d'une échelle de valeurs et d'attitudes déterminant leur identité culturelle. Aujourd'hui, la famille et l'école ont changé; le cinéma, la télévision, les jeux vidéos virtuels et internet ont pris une place prépondérante dans cette formation en favorisant la prégnance d'une « vie par procuration » sur base de référents culturels la plupart du temps étrangers à nos milieux.

Face au poids de ces changements et à l'influence de cette Culture « importée », aux enjeux

souvent davantage économiques qu'humanistes, il est particulièrement regrettable que peu de voix s'élèvent pour dire haut et fort (en période électorale ou non) que c'est d'abord et avant tout à cette réappropriation des valeurs fondamentales et à la reconstruction d'une identité culturelle propre qu'il faut s'atteler si l'on veut résoudre bon nombre des problèmes de société face auxquels nous ne pouvons plus fermer les yeux.

Ce défi culturel passe tout autant par le social que l'artistique et ne peut être confiné dans une seule « niche » ministérielle. Il relève de l'ensemble des préoccupations politiques.

Emile Lansman

Directeur des Éditions Lansman et cadre culturel (Province du Hainaut), Emile Lansman est également secrétaire général de l'asbl Promotion Théâtre, administrateur du Centre des Écritures dramatiques Wallonie-Bruxelles, président de la CITF (Commission internationale du Théâtre francophone) et de la Foire du Livre de Bruxelles.

Sans papiers à Cotonou

Cotonou, nuit du 17 au 18 février, 2h30. Sur sa mobylette, le zemidjan (chauffeur de taxi-moto) me ramène à l'hôtel. Dans le tronçon le plus sombre de la grande avenue, surgissent deux grosses motos qui nous forcent à nous ranger sur le bord du goudron. Un homme surgit vers

moi, armé d'un coutelas, coupe la lanière de mon sac à main.

Je crie « mes lunettes, mes lunettes ». Plonge dans le sac et en vrac me rend mes lunettes et quelques objets. Veut s'emparer de mon cartable avec mon enregistreur... D'autres véhicules –

témoins potentiels – approchent. Du coup, les malfaiteurs filent en trombe. Mathieu et moi, nous lançons à leur poursuite. Peine perdue.

Les gardiens de l'hôtel nous envoient au commissariat du quartier. Dans la cour, j'aperçois une vieille bagnole cabossée sans gyropha-

re. La grille grince, un policier surgit lentement et gronde : « Vous le savez bien, vous les zemidjan, qu'on vous a dit de ne pas circuler après 23h ». « Et vous, avec votre peau ?! ». Je suis une « yovo », une blanche, une proie toute désignée. Supposée riche. Il me parle comme si j'étais une petite fille coupable. Il a le même âge que moi mais paraît bien plus usé par la vie.

Le commissariat est sale, sans ordinateur ni photocopieuse. Pour tout téléphone, le GSM du policier. Dans un gros livre, le policier édenté écrit sa version de notre récit. Ne nous fait pas relire le texte. Me tend un petit bout de papier de trois centimètres carrés où il y a écrit « MC 0871/06 du 18/02/06 ».

Il refuse de faire le procès-verbal dont j'ai besoin pour pouvoir refaire mes papiers d'identité et autres à mon retour en Belgique. Et nous conseille d'aller au Commissariat central de Cotonou. Morgue et condescendance dans la douce nuit tropicale. Mathieu me réconforte avec ses quelques mots de français. Je ne parle pas le fon. Je le rassure et le remercie, il tremble encore un

peu, il se souvient du revolver braqué sur sa poitrine.

Quelques heures plus tard. Le commissariat central est mieux équipé. Mais, pendant une heure, on nous renvoie de bureau en bureau. « C'est samedi, les effectifs sont réduits » ou bien « Non, vous devez retourner au commissariat de quartier... ». Mathieu ne dit rien, résigné par avance à toutes les palinodies des fonctionnaires de la police. Sur tous les tons, je m'échine à expliquer que je vais rentrer en Belgique, que je suis coincée par mon horaire de travail... peine perdue... je craque un peu. Pas d'état de droit, pas de justice, pas d'attention aux victimes*.

Morgue encore. Mathieu et moi on s'est perdus de vue. Je pense souvent à lui. A-t-il osé reprendre la route la nuit pour gagner sa vie ? La fin de notre histoire se perd dans les fumées et les vapeurs d'essence trafiquée qui polluent Cotonou. Les malfaiteurs courent toujours... assurés de l'impunité d'une police sous-équipée, mal payée, donc corrompible, et abusant de son maigre pouvoir.

Pourquoi les policiers se fatigueraient-ils à produire et surtout faire relire un PV dans un pays où deux tiers des adultes sont illettrés ?

En ces jours-là, le Bénin s'apprêtait à élire le successeur du président Kérékou. L'organisation du scrutin et la commission électorale indépendante étaient financées en grande partie par l'aide étrangère. Et comment les illettrés ont-ils voté ? Quelles garanties ont-ils du respect de leur vote ?

Dans le pays voisin, au Burkina Faso, sur les cartes d'identité, à côté de la photo il y a deux possibilités, soit la signature soit la mention : illettré.

Françoise Nice

* C'est la Consule honoraire de Belgique au Bénin qui me délivrera l'attestation dont j'ai besoin. Coût : 15 EUR.

Licenciée en histoire et en études théâtrales, Françoise Nice est journaliste à la RTBF (Radio-télévision belge francophone). Elle a animé un atelier de journalisme culturel au FITHEB (Bénin), en 2002 et en 2006.

Les pratiques artistiques, formes d'expression et de participation politiques : le cas de la musique

Pour la majorité des politistes traditionnels, les limites du ou de la politique et les frontières des institutions politiques coïncident parfaitement. En dehors des assemblées élues, des cénacles gouvernementaux et des partis, il n'y a pas pour eux d'exercice significatif de la politique. Au contraire, les spécialistes des « études culturelles » tendent à exagérer la dimension politique des arts et de la culture.

À côté de ses deux approches extrêmes, je soutiens simplement qu'il est utile d'examiner en quoi les arts, en général, la musique, en particulier permettent, dans certaines conditions spatio-temporelles, à une partie de la population d'exprimer des positions politiques et de se mobiliser.

On peut émettre l'hypothèse que lorsque les avenues conventionnelles de participation politique sont fermées ou étroitement restreintes, les arts peuvent devenir le seul moyen explicite ou implicite d'expression politique. Prenons l'exemple des Noirs américains à l'époque de la ségrégation. Ils n'étaient pas considérés comme des citoyens à part entière. Ils ne disposaient d'aucun droit réel. Complètement exclus de la vie politique conventionnelle, ils ont trouvé dans la musique et la littérature des moyens d'expression puis de mobilisation.

Les arts et la musique peuvent revêtir une importance politique considérable. Ainsi, on a beaucoup parlé du désintérêt des jeunes, toutes origines confondues, à l'égard de la politique. Certains vont jusqu'à avancer que nous serions face à une génération d'ignorants auprès desquels les enjeux de société n'ont pas d'écho. Or,

lorsqu'on se penche sur le rap, par exemple, on réalise qu'une partie de ces jeunes a une discours lucide et construit ainsi que des opinions politiques claires et articulées. Certes, ils se méfient des institutions politiques qu'ils perçoivent comme lointaines et ils choisissent plutôt leur art urbain pour exprimer leur point de vue et le cas échéant contester le système en place. Les arts et la musique deviennent alors des moyens plus direct et plus adaptés d'expression politique que les assemblées traditionnelles.

L'importance politique dans la musique populaire peut être appréhendée à trois niveaux. En premier lieu, la musique peut s'inscrire dans une action politique de confrontation. Elle est alors une forme de résistance, d'opposition et de lutte contre le pouvoir en place. L'exemple classique de ce type d'action est constitué par les

Protest Songs. Des musiciens décrient souvent les injustices et les oppressions dont sont victimes des groupes minoritaires et luttent en faveur d'un changement radical des relations de pouvoir dans la société.

En second lieu, la musique peut avoir une fonction délibérative en stimulant une réflexion sur l'identité collective du groupe minoritaire et la négociation de cette identité avec celle d'autres groupes minoritaires. Les débats qui secouent le monde du hip-hop illustrent cette fonction délibérative de la musique. En effet, il n'y a guère d'homogénéité dans ce mouvement qui est fait de courants différents qui se distinguent notamment par leurs analyses politiques, leurs positions sur la question raciale, sur le sexisme, etc. Tous ces débats qui aident à donner du sens à des identités collectives utilisent la musique comme vecteur.

Enfin la musique s'inscrit dans une action pragmatique lorsque des musiciens se regroupent pour organiser une manifestation spécifique en vue d'obtenir un résultat spécifique. Les exemples sont légion, qu'il s'agisse des concerts 0110 en Belgique en 2006, les Live Aid, Farm Aid, Concert for Bangladesh, etc. Clairement, la musique peut faire bien d'autres choses que nous divertir.

Marco Martiniello

Marco Martiniello est directeur de Recherches du Fonds National de la Recherche Scientifique à l'Université de Liège (Institut des Sciences Humaines et Sociales). Il est directeur du CEDEM (Centre d'Étude de l'Ethnicité et des Migrations) dans la même université.



© Thomas Chabbe / Semences de curieux

Est-ce une raison pour que Art & Démocratie et Culture & Démocratie fassent chambre à part?

N° 17 · avril · mai · juin 2007
Périodique de l'asbl



Culture et Démocratie

Depuis 1993, Culture et Démocratie rassemble des artistes et opérateurs sociaux afin de promouvoir la culture comme valeur démocratique. Médiatrice et relais entre les secteurs culturels et associatifs, elle encourage la participation de tous à la vie culturelle.

Fondateur

Bernard Focroulle

Président

Georges Vercheval

Coordinatrices

Séverine Monniez et Marie Poncin

Collaboratrice

Sarah Cordier

Adresse

Culture et Démocratie
rue de la Concorde 60
1050 Bruxelles
tél 02 502 12 15
fax 02 512 69 11
cultureetdemocratie@scarlet.be
www.cdkd.be

Devenez Membre

Merci à tous les membres, anciens et nouveaux. Votre soutien est essentiel. Notre réseau et nos activités ne peuvent exister et se développer que grâce à vous. Les membres reçoivent le journal et sont invités aux différentes activités.

Les montants des cotisations annuelles s'élèvent à :

> cotisation individuelle 15 EUR

> affiliation d'une association ou entreprise, selon ses entrées financières,

jusqu'à 125.000 EUR 25 EUR

jusqu'à 250.000 EUR 125 EUR

jusqu'à 1.250.000 EUR 250 EUR

jusqu'à 5.000.000 EUR 500 EUR

au-delà de 5.000.000 EUR 1.250 EUR

à verser au compte 001-3185141-28

Ont collaboré à ce numéro

Rudy Aernoudt, Michel Antaki, Françoise Baré, Jean-Marc Bodson, Gwenaël Breës, Laurent Busine, Nathalie Caprioli, Manu d'Autrepepe, Laurent d'Ursel, Alain Delaunois, François Desmet, Wim Embrechts, Claude Emonts, Lydwine Frennet, Bernard Focroulle, Pascale Fonteneau, Paul Gonze, Michel Kesteman, Emile Lansman, Marco Martiniello, Séverine Monniez, Françoise Nice, Marie Poncin, Fatoumata Sidibé, Catherine Vanandruel, Georges Vercheval.

Mise en page

christian.vanhoeter@skynet.be

Impression et façonnage

Imprimerie Jan Verhoeven

Éditeur responsable

Marie Poncin, rue de la Concorde 60, 1050 Bruxelles

Avec le soutien

du Ministère de la Communauté française Wallonie-Bruxelles, Direction générale de la Culture



... – Quand la Culture est à l'Art ce que la Démocratie est à la Révolution? – Pour qu'appriivoisés, les révoltés se subliment en artistes puis, récupérés, se consomment en bouillon de culture? – Dans une Démocratie sevrant le plus grand nombre de ses euphorisants? – Quand l'Art, craché par quelques marginaux, perturbe les académismes, critique les automatismes, combat la sclérose de la Culture en place? – Quand l'Art démontre que seule l'élite apprécie ce que le peuple ignore? – Puis-qu'il manque de mécènes pour abreuver les danseuses? – Si la Révolution, chantée par un quarton d'agitateurs, brise les servitudes, abolit les privilèges, soulève la masse contre le pouvoir en place? Ou son poids propre? – Pour les guides d'une Révolution offrant le même bonheur à tous et le goulag aux mécontents et indisciplinés? – Dans une Démocratie consensuelle où artistes et collectionneurs discuteront poliment de Révolution Culturelle? – Quand les artistes jouent aux artisans pour designer le meilleur des mondes? – Quand une poignée de rêveurs trouble le sommeil du peuple et de ses maîtres à ne pas penser? – Parce que l'Art rêve d'être le plus beau bouton de rose d'une Révolution sans épines? – Pour que demain tout le monde soit artiste dans une Culture pour tous ne troublant personne? – Puisque ceux qui ont soif de poésie meurent rarement de faim? – Pour sauver la planète bleue en balayant la société de consommation néolibérale? – Pour les beaux cadeaux de la Démo-

cratie ou les beaux soirs de la Révolution? – Pour que les cultureux du Nord ne fleurissent plus (au prix de) la misère des agriculteurs du Sud? – Même si l'Art est moins un jeu qu'une douloureuse remise en question du monde et de soi? Masturbation solitaire? – Par ce que l'Art engagé vaut ce que veau la Culture Révolutionnaire? Mieux que l'Art pour l'Art mercantile? – Par ce que la Culture est un capital et les Arts ses dividendes? – Quand la sacro-sainte Culture, liant d'une communauté, assure la soumission des gentils aux idéaux de tel ou tel pape et ses vicaires? – Avec une minorité d'incompris se sacrifiant pour une majorité d'ignorants? – Pour quelques rebelles au sein de trop d'indifférents? – Alors qu'il y aura toujours la lune? Mais plus de terre! – Quand la Culture implique les individus dans des projets collectifs élargissant l'horizon mais limitant les libertés? – Pour une Démocratie ombragée par ses lumineux porteparole? – Pour une Révolution exigeant plus de devoirs que de droits? Et une Culture qui serait moins plaisir que désir? – Ou parce qu'il n'y aura jamais de bon cul sans beau lard, de gauchistes virant à droite sans brave roi suçant son brave peuple, de rêve de bonheur pour tous sans solution finale? – ...

Aurore d'Utopie

Aurore d'Utopie, anartiste, est la muse de l'asbl «TOUT... les rêves se vivent» (www.toutopia.be) dont le factotum est un incertain Paul Gonze.



Côté «images»: Thomas Chable

Né à Bruxelles en 1962, il vit dans la région de Liège. Et s'y trouve bien... Dans les faubourgs, ou dans sa campagne, il photographie ses amis, sa famille, le jardin et rêve de vraie convivialité entre les hommes. Les images que nous publions font partie de celles-là.

En autre temps, il voyage, seul ou avec Coco. À Zanzibar, par exemple, ou en Afrique occidentale. Il y va en cargo, puis en train et en bus, et à pied. Il y réalise des images de paix, dans un temps suspendu¹, parfois dramatiques aussi quand il accompagne ceux qui tentent de fuir la misère, jusqu'au Maroc, puis de «brûler» en traversant la grande bleue².

¹ Thomas Chable, *Odeurs d'Afrique*, Éd. Contretype / La Lettre volée, Bruxelles, 2000.

² Thomas Chable, *Brûleur*, Éd. 100 Titres / Yellow Now, Bruxelles - Crisnée, 2006.



© Thomas Chable / Semences de curieux